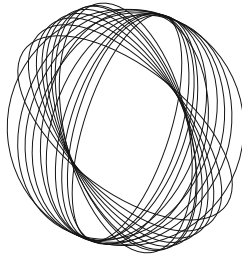


DU MONDE ENTIER

AKWAEKE EMEZI

EAU DOUCE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGÉRIA)
PAR MARGUERITE CAPELLE



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

AKWAEKE EMEZI

EAU DOUCE

roman

*Traduit de l'anglais (Nigéria)
par Marguerite Capelle*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

FRESHWATER

© Akwaeke Emezi, 2018. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

*Pour les nôtres
qui ont un pied de l'autre côté*

CHAPITRE I

*J'ai vécu de nombreuses vies dans ce corps.
J'ai vécu de nombreuses vies avant qu'on ne m'y place.
Je vivrai de nombreuses vies quand on m'en sortira.*

Nous

La première fois que notre mère est venue nous chercher, nous avons hurlé. Nous étions trois, et c'était un serpent : enroulée sur le carrelage de la salle de bain, elle attendait. Mais cela faisait quelques années que nous nous fiions à notre corps : nous pensions que notre mère était quelqu'un d'autre, une humaine menue avec les pommettes fardées et de grosses lunettes en cul de bouteille. Alors nous avons hurlé. Les démarcations ne sont pas si évidentes, quand vous êtes nouveau. Il fut un temps avant que nous ayons un corps, quand celui-ci était encore en train de se construire cellule après cellule à l'intérieur de la femme menue, produisant des organes avec un soin méticuleux, créant des systèmes. Nous avons coutume d'entrer et sortir à notre guise pour voir comment se por-

tait le fœtus, et de siffler à travers l'eau où il flottait, en harmonie avec les airs que chantait la femme menue, des hymnes catholiques qui lui venaient de ses ancêtres, dont les corps étaient entreposés sous forme de cendres dans les murs d'une cathédrale à Kuala Lumpur. Cela nous amusait de déformer le rythme psalmodié de la musique, de l'entortiller autour du fœtus jusqu'à ce qu'il en trépigne de joie. Parfois, nous quittions le corps de la femme menue pour flotter derrière elle et explorer la maison qu'elle tenait, nous la suivions entre les murs bleu coquillage et l'observions tandis qu'elle étalait la pâte pour former des ronds et que les chapatis gonflaient sous ses doigts.

Elle était petite, les yeux et les cheveux sombres, la peau marron clair, et son nom était Saachi. Elle était née la sixième de huit enfants, le onzième jour du sixième mois, à Malacca, de l'autre côté de l'océan Indien. Plus tard, elle s'envola pour Londres et épousa un homme nommé Saul dans une débauche de blanc : sari, voile et fleurs. C'était un homme énergique avec un sourire carnassier, une peau marron foncé, et des tortillons serrés de cheveux noirs coupés au ras du crâne. Il chantait du Jim Reeves avec une voix forcée de baryton, parlait couramment le russe et connaissait le latin, et il savait danser la valse. Douze années les séparaient, mais en dépit de cela le couple était beau, bien assorti, et arpentait avec grâce la cité grise.

À l'époque où notre corps se retrouva incrusté dans les muqueuses de Saachi, ils avaient déménagé au Nigéria et Saul travaillait à l'hôpital Queen Elizabeth d'Umuahia. Ils avaient déjà un petit garçon, Chima, né à Aba trois ans auparavant, mais pour ce bébé (pour nous), il était important qu'ils rentrent à Umuahia, là où Saul était né,

et son père avant lui, et le père de ce dernier avant lui. Que le sang suive les chemins tracés pour pénétrer dans le sol, huile les portes, appelle la prière à prendre chair. Plus tard, il y aurait une autre fille née de retour à Aba, et Saul chanterait pour les deux petites de sa voix de baryton, leur apprendrait à valser, et s'occuperait de leurs chats après leur départ.

Mais avant la naissance des filles, ils (la femme menue et l'homme énergique) habitaient une grande maison dans le quartier réservé aux médecins, l'endroit avec l'hibiscus dehors et le bleu coquillage dedans. Saachi était infirmière, c'était une femme de bon sens, et, entre elle et lui, il y avait donc de bonnes chances que le nouveau bébé vive. Quand nous nous lassions de la maison, nous battions des ailes et plongeions en piqué pour jouer dans la concession et regarder les vrilles des ignames escalader leurs tuteurs, les barbes de maïs qui séchaient à mesure que celui-ci mûrissait, les mangues qui enflaient et se couvraient de taches jaunes avant de tomber. Saachi s'asseyait et regardait Saul remplir de ces mangues deux seaux qu'il lui rapportait. Elle les mangeait tout entières, peau et chair humide, jusqu'à ce que ses dents butent sur le noyau dans un raclement d'os nu. Puis elle préparait de la confiture de mangues, du jus de mangue, tout ce qu'on peut faire avec des mangues. Elle en mangeait dix à vingt par jour, et ensuite quelques gros avocats, qu'elle découpait autour du noyau avant d'en engloutir le beurre à la petite cuillère. Ainsi, notre corps de fœtus était nourri et nous venions en visite, et quand nous en avions assez de leur monde, nous le quittions pour le nôtre. À l'époque, nous étions encore libres. Nous nous échappions comme un rien, le long des filets de craie amère.

À cette époque du Queen Elizabeth, leur chauffeur de taxi était un homme qui avait tapissé tout l'intérieur de sa voiture avec un slogan : PAS DE RACCOURCI SUR LA ROUTE DU SUCCÈS. Les mêmes mots, de plus en plus épais à mesure que s'accumulaient les couches d'autocollants : certains se décollaient, d'autres étaient neufs et brillants. Chaque jour, Saachi laissait son petit garçon Chima à la maison avec sa nounou, et le chauffeur de taxi la conduisait de leur concession à la clinique de Saul, située dans le village. Ce matin-là (le jour de notre mort et de notre naissance), elle eut les premières contractions alors qu'ils roulaient sur ces routes sinueuses et rouges. Le chauffeur suivit les instructions qu'elle lâchait en haletant et donna un coup de volant pour l'emmener plutôt à l'hôpital Aloma. Tandis que son corps nous appelait et se vrillait, la seule chose sur laquelle Saachi parvenait à se concentrer, c'était ces nuées d'autocollants qui envahissaient jusqu'aux banquettes, lui rappelant qu'il n'y avait pas de raccourci.

Pendant ce temps-là, un arrachement brutal nous traînait à travers les portes, nous faisait traverser un fleuve et franchir l'issue dérobée du ventre de la femme menue, nous précipitant dans le clapotis de l'eau et le petit corps endormi qui flottait là. Le moment était venu. Quand le fœtus avait encore un logis, la liberté nous était permise, mais il allait se retrouver seul, non plus chair dans un logis mais logis lui-même, et nous étions l'esprit destiné à l'habiter. Nous avions l'habitude du battement tiède de deux cœurs séparés par des parois de chair et de liquide, l'habitude d'avoir la possibilité de partir, de retourner là d'où nous venions, libres comme doivent l'être les esprits. Qu'on nous choisisse pour nous enfermer dans

la conscience embrouillée d'un petit cerveau ? Nous refusions. Ce serait de la folie.

Le corps de la femme menue était sujet aux accouchements rapides. Le garçon, le premier enfant, était né en une heure, et un an après notre naissance il n'en faudrait que deux au troisième. Nous, celui du milieu, nous avons résisté pendant six heures à la force qui tirait sur ce corps. Pas de raccourci.

C'était le sixième jour du sixième mois.

Finalement, les médecins enfoncèrent une aiguille dans Saachi et l'alimentèrent avec une perfusion, combattant notre résistance avec des médicaments, expulsant le corps qui était en train de devenir le nôtre. Et c'est ainsi que cette naissance inconnue, cette abomination de la chair, a refermé son piège sur nous, et voilà comment nous avons atterri ici.

Nous venions de quelque part – tout vient de quelque part. Quand s'opère le passage de l'esprit à la chair, les portes sont censées être fermées. Il s'agit là d'un geste de bonté. Ce serait cruel de ne pas le faire. Les dieux ont peut-être oublié – ce genre de distraction leur arrive, voilà. Ce n'est pas de la malveillance... en tout cas, la plupart du temps. Mais ce sont des dieux, après tout, et ils ne se soucient guère de ce qu'il advient de la chair, principalement parce qu'elle est trop lente et ennuyeuse, étrangère et grossière. Ils n'y font pas beaucoup attention, à part quand il s'agit de la rassembler, de l'organiser et de la doter d'une âme.

Au moment où elle (notre corps) s'extirpa pour venir au monde, poisseuse et plus bruyante que tout un village d'orages, les portes étaient restées ouvertes. Nous aurions

dû nous ancrer en elle dès ce moment, trouver le sommeil dans ses membranes, nous synchroniser avec son cerveau. Cela aurait été la méthode la plus sûre. Mais puisque les portes étaient ouvertes, n'étaient pas fermées contre le souvenir, la confusion nous gagna. Nous étions à la fois à l'aube et au crépuscule de nos vies. Nous étions elle, et pourtant nous ne l'étions pas. Sans avoir pris conscience, cependant nous vivions – en fait, le principal problème était que nous étions un *nous* distinct, au lieu d'être pleinement et uniquement *elle*.

Et ainsi elle était là : un gros bébé avec des cheveux noirs épais et humides. Et nous étions là, des nourrissons dans ce monde, aveugles et avides, une partie de nous accrochée à sa chair et le reste à la traîne, ruisselant à travers les portes ouvertes. Nous avons toujours voulu croire que les dieux avaient fait preuve d'étourderie, plutôt que d'une négligence délibérée. Mais ce que nous pensons ne compte pas tellement, en dépit de qui nous sommes pour eux : leur enfant. Ils sont inconnaissables – toute personne sensée peut s'en rendre compte – et ne se montrent guère plus tendres avec leurs propres enfants qu'avec les vôtres. Peut-être même encore moins, car vos enfants ne sont que de faibles paquets de chair avec une âme à durée limitée. Nous, en revanche – leurs rejetons tout juste sortis de l'œuf, les petites divinités, les *ogbanje* –, pouvons endurer tellement plus d'horreur. Non pas que cela ait de l'importance : il était clair qu'elle (le bébé) allait devenir folle.

Nous avons continué à dormir, mais avec les yeux ouverts, nous accrochant fermement à son corps et à sa voix tandis qu'elle grandissait, pendant ces premières années au ralenti où rien ne se passe et tout se passe. Elle était d'humeur changeante, brillante, un soleil palpitant.

Violente. Elle criait beaucoup. Elle était potelée et belle et folle si seulement quelqu'un avait été capable de s'en apercevoir. Ils disaient qu'elle avait pris du côté paternel, de la grand-mère qui était morte, à cause de sa peau sombre et de ses cheveux épais. Saul ne lui donna pas le nom de sa mère, pourtant, comme l'aurait peut-être fait un autre. On savait que les gens reviennent dans des corps restaurés : cela arrive tout le temps. Nnamdi. Nnenna. Mais lorsqu'il plongea son regard dans la noirceur humide de ses yeux, il ne commit pas cette erreur – chose étonnante pour un homme aveugle, un homme moderne. D'une façon ou d'une autre, Saul savait que ce qui le contemplait en retour du fond de son enfant n'était pas sa mère, mais quelqu'un, quelque chose d'autre.

Tout le monde se bouscula autour d'elle, lui pinçant les joues et les épaisseurs de tissu adipeux dessous, attirés par ce qu'ils croyaient être elle, alors qu'en fait c'était nous. Même en sommeil, il y a des choses que nous ne pouvons nous empêcher de faire, comme d'attirer les humains à nous. Ils nous attirent aussi, mais chacun à leur tour : nous sommes difficiles, voilà. Saachi observa les visiteurs qui se massaient autour du bébé, tandis que l'inquiétude germait en elle comme une jeune pousse. Tout cela était nouveau. Chima avait été si discret, si paisible, un souffle de fraîcheur sur le feu qui animait Saachi. Perturbée, elle se mit en quête d'un pottu et en trouva un, un disque sombre de noir velours, un troisième œil portatif, et elle l'apposa sur le front du bébé, sur cette surface lisse de peau toute neuve. Un soleil pour repousser le mauvais œil et déjouer les intentions des mauvaises gens, capables de s'extasier devant un enfant pour le maudire ensuite dans leur barbe. Elle avait toujours été une femme de bon sens, Saachi.

Il y avait donc de bonnes chances que l'enfant vive. Au moins, les dieux avaient choisi des humains responsables, des humains qui l'aimaient farouchement, puisque c'est pendant ces toutes premières années qu'on a le plus de risques de les perdre. Mais tout de même, cela ne compense pas ce qui s'est passé avec les portes.

Le père humain, Saul, avait manqué l'accouchement. Nous n'avions jamais tellement fait attention à lui quand nous étions libres – il ne nous intéressait pas : son corps ne renfermait nul vaisseau ni univers. Il était parti acheter des caisses de sodas pour les invités tandis que sa femme nous affrontait pour différentes libérations. Saul avait toujours été ce genre d'homme qui accordait de l'importance au statut, à l'image et au capital social. Des affaires d'humains. Mais il fut celui qui donna son nom à la petite et c'est plus tard, après notre réveil, que nous l'avons appris, comprenant enfin pourquoi cet homme avait été choisi. Tant de choses commencent avec un nom.

Après la naissance du garçon, Chima, Saul avait demandé une fille, alors quand notre corps arriva, il lui donna un deuxième nom qui signifiait « Dieu a répondu ». Il voulait dire les dieux ont répondu. Il voulait dire qu'il nous avait lancé un appel et que nous avions répondu. Il ignorait ce qu'il voulait dire. Souvent les humains prient et oublient ce dont leur bouche est capable, oublient que toutes les oreilles les écoutent, et que lorsqu'on adresse ses désirs aux dieux, ils peuvent en faire une affaire personnelle.

L'église avait refusé de baptiser l'enfant sans ce deuxième nom : ils considéraient que le premier n'était pas chrétien, qu'il était païen. Lors du baptême, Saachi était toujours aussi mince et anguleuse que Londres, tandis que

le ventre de Saul s'arrondissait un peu plus qu'autrefois, un renflement bien installé. Il portait un costume blanc à larges revers, une cravate blanche sur une chemise noire, et il resta debout à regarder, les mains jointes, tandis que le prêtre marquait le front du bébé que sa femme tenait dans ses bras. Saachi baissait les yeux derrière ses épaisses lunettes, concentrée sur l'enfant avec une gravité tranquille, son chapeau blanc enfoncé sur ses longs cheveux bruns, les épaules prises dans le velours marron de sa robe stricte. Chima se tenait à côté de son père en pantalon de toile vert olive, petit, sa tête parvenant tout juste à la hauteur des mains de Saul. Le prêtre continua à parler d'une voix monocorde tandis que nous dormions à l'intérieur de l'enfant, et que le goût de l'eau bénite croupie imprégnait son front et s'infiltrait jusque dans notre royaume. Ils n'arrêtaient pas d'invoquer le nom d'un homme, un certain christ, un autre dieu. La vieille eau invoqua ce dernier et, parallèle à nous, il tourna la tête.

Le prêtre continua à parler tandis que le christ s'avancait, faisant voler les frontières, traînant à sa suite un océan noir. Il passa ses mains sur le bébé, eau de grenade et miel sous ses ongles. Elle s'était endormie dans les bras de Saachi et remua légèrement sous ses doigts, paupières papillonnantes. Nous nous tournâmes. Il inclina la tête, ces boucles brunes et mousseuses, cette peau couleur de noix, et fit un pas en arrière. Ils la lui avaient offerte, et il allait accepter : il ne voyait pas d'inconvénient à aimer cet enfant. De l'eau dégouлина dans l'oreille de la petite tandis que le prêtre appelait son deuxième nom, la réponse du dieu, ce deuxième nom que l'église avait exigé parce qu'ils ignoraient que le premier contenait plus de divin qu'ils ne pouvaient l'imaginer.

Saul avait demandé l'avis de son frère aîné au moment de choisir ce premier nom. Ce frère, un oncle mort avant que nous ne puissions nous souvenir de lui (c'était bien dommage : s'il y avait eu une personne qui aurait pu savoir quoi faire au sujet des portes, c'aurait été lui), ce frère s'appelait De Obinna. C'était un enseignant qui avait visité ces villages de l'intérieur du pays et connaissait les pratiques qui y avaient cours. On disait qu'il appartenait à l'église des Chérubins et Séraphins, et c'était semble-t-il le cas au moment où il est mort. Mais c'était aussi un homme qui connaissait les chants et les danses d'Uwummiri, le culte que l'on noie dans l'eau. Toutes les eaux sont liées. Toutes les eaux douces jaillissent de la gueule d'un python. Quand Saul eut la présence d'esprit de ne pas donner à son enfant le nom de sa grand-mère, De Obinna intervint et suggéra le premier nom, celui qui est emplis de divin. Des années plus tard, Saul expliqua à l'enfant que le nom signifiait simplement « précieuse », mais cette traduction est approximative et insuffisante, à la fois correcte et incomplète. Dans sa forme la plus authentique, le sens du nom était : l'œuf d'un python.

Avant qu'une amnésie déclenchée par le christ ne frappe les humains, chacun savait que le python était sacré, au-delà du reptile. Il est la source du flot, la forme incarnée de la déesse Ala, qui elle-même est la Terre, la juge et la mère, celle qui dicte les lois. Sur ses lèvres naît l'homme et c'est là qu'il passe toute sa vie. Ala tient le monde souterrain rassasié au creux de ses entrailles, un croissant de lune au-dessus d'elle, les morts contractent et aplatissent son ventre. Tuer son python était tabou, et on disait de son œuf qu'il était impossible à trouver. Et si vous le trouviez, ajoutait-on, vous ne pouviez pas le toucher. Car l'œuf d'un

python est l'enfant d'Ala, et l'enfant d'Ala n'est pas destiné à vos mains, et ne pourra jamais l'être.

Voici l'enfant que Saul a demandé, la chair de la prière. Il vaut mieux ne pas même prononcer son premier nom.

Nous l'avons appelée : l'Ada.

Voilà. L'Ada nous appartenait à nous, à Ala et à Saachi, et comme l'enfant grandissait, vint un moment où elle ne marchait pas à quatre pattes, comme la plupart des bébés le font. Elle choisit plutôt de se tortiller, ondulant sur le ventre, s'aplatissant au sol. Saachi la regardait et se demandait distraitemment si elle était trop grosse pour ramper convenablement, observant ses bourrelets compacts de chair toute neuve se trémousser tandis qu'elle traversait le tapis. « Cette gamine rampe comme un serpent », remarqua-t-elle au téléphone avec sa propre mère, de l'autre côté de l'océan Indien.

À l'époque, Saul dirigeait une petite clinique installée dans les quartiers réservés aux domestiques de l'immeuble où ils vivaient, sur Ekenna Avenue : le numéro 17, construit avec des milliers de petites briques rouges. L'Ada reçut une injection antitétanique dans cette clinique après que son frère Chima eut donné un bout de bois avec un clou planté dedans à leur petite sœur, en lui disant : « Frappe-la avec ça. » Nous ne pensions pas qu'elle le ferait et n'avions donc aucune crainte, mais il était l'aîné et elle nous prit par surprise. Il y eut beaucoup de sang et Saul nous fit la piqûre lui-même, mais l'Ada n'a pas de cicatrice, donc peut-être que ce souvenir n'est pas réel. Nous n'en voulions pas à la petite sœur, car nous l'aimions beaucoup. Elle s'appelait Añuli. Elle était la dernière-née, l'amen à la fin d'une prière, une enfant toujours adorable. Il fut

un temps où elle parlait dans une langue compréhensible seulement de nous, fraîche comme elle était, à peine arrivée de l'autre côté (mais entière, contrairement à nous), alors nous lui répondions en bavardant dans la même langue, et traduisions pour les parents de notre corps.

Tôt chaque matin, avant que Saul et Saachi ne se réveillent, l'Ada (notre corps) se faufilait hors de l'appartement pour rendre visite aux enfants des voisins. Ils lui montrèrent comment voler du lait en poudre et le plaquer contre son palais avec la langue pour qu'il se désagrège peu à peu, ce goût sucré qui sentait le bébé. Au bout de quelques années, Saul et Saachi installèrent la famille plus bas dans la rue, au numéro 3, où il y avait plus de chambres et une salle de bain supplémentaire. Le numéro 17 finit par être démoli et quelqu'un construisit un autre bâtiment à cet endroit, une maison qui n'avait rien à voir avec l'ancienne, sans la moindre brique rouge.

Mais les briques rouges étaient toujours debout quand Saachi enseigna à notre corps la propreté, se servant d'un pot avec une assise en plastique bleu. L'Ada avait peut-être trois ans, la moitié de six, quelque chose comme ça. Elle allait dans les toilettes où se trouvait le pot et baissait sa culotte, s'asseyant avec précaution comme elle savait bien le faire. Il y avait d'autres choses qu'elle savait bien faire aussi : pleurer, par exemple, ce qui l'emplissait d'une raison d'être, comblait toutes ces petites lézardes de vide. Alors le jour où elle leva les yeux et vit un gros serpent lové sur le carrelage face au pot, la première réaction de notre corps fut de hurler. Le python dressa la tête et une partie de son corps, le reste enroulé sur lui-même, écailles glissant doucement les unes sur les autres. Il la regarda sans broncher. À travers ses yeux, Ala nous contemplait

et, à travers les yeux d'Ada, nous la contemplâmes à notre tour : et c'était la première fois que tout le monde se voyait.

Nous maîtrisions le hurlement : le nôtre était sonore, épuisant presque nos poumons. Nous nous interrompions seulement pour inhaler de grandes bouffées d'air chaud en vue de la prochaine salve. Ce hurlement était l'une des premières choses que Saachi avait remarquées quand notre corps était bébé. Cela devint une plaisanterie récurrente dans la famille : « Aiyoh, mais quelle grande gueule ! »

Chima avait été un enfant extrêmement discret, et personne ne s'attendait donc à ce qu'Ada soit si bruyante. Quand Saachi avait nourri et baigné Chima, elle pouvait le laisser dans son parc et il se contentait de jouer, calmement, seul. Quand notre corps avait six mois, Saachi nous emmena en Malaisie, de l'autre côté de l'océan Indien, sur un vol de la Pakistan Airlines avec une escale à Karachi. L'équipage lui fournit un couffin où nous mettre, mais nous criâmes si fort que Saachi glissa un peu d'hydrate de chloral à l'Ada pour la faire taire.

De retour à Aba, Chima nous observait souvent, subjugué, parce que notre corps hurlait chaque fois que nous n'obtenions pas ce que nous voulions. La chair impose des limites qui n'ont intrinsèquement aucun sens, des contraintes de ce monde diamétralement opposées aux libertés que nous avons à l'époque où nous suivions ces parois bleu coquillage et plongeons dans et hors des corps à notre guise. Ce monde était fait pour plier – c'est ainsi que cela fonctionnait avant que notre corps se glisse dans des anneaux et des murs de muscle, ouvre les yeux de la petite, lui remplisse les poumons de ce monde et annonce notre arrivée en hurlant. Nous restions en sommeil, mais

notre présence façonnait le corps de l'Ada et son tempérament. Elle arrachait tous les boutons des coussins et dessinait sur les murs. Tout le monde était si accoutumé à ses bêtises et ses cris que quand l'Ada se retrouva face au serpent, glacée d'effroi et projetant sa terreur à travers sa bouche, personne n'y prêta attention. « Elle n'en fait qu'à sa tête, voilà tout », dirent-ils, assis au salon à boire des bouteilles de bière Star. Mais cette fois-ci, elle ne s'arrêta pas. Saul fronça les sourcils et échangea un bref regard avec sa femme, tandis qu'un éclair d'inquiétude passait sur leur visage. Il se leva pour aller voir si l'enfant allait bien.

Précisons que Saul était un homme igbo moderne. Il s'était formé à la médecine en Union soviétique grâce à une bourse, puis avait passé de nombreuses années à Londres. Il ne croyait pas à toutes ces sornettes selon lesquelles un serpent pouvait signifier quoi que ce soit d'autre que la mort. Quand il vit l'Ada, son bébé, le visage dégoulinant de larmes, sanglotant de terreur devant un python, une peur hivernale lui étreignit le cœur. Il l'attrapa et l'éloigna promptement, se saisit d'une machette et tailla le python en pièces. Ala (notre mère) s'évanouit au milieu des écailles brisées et des lambeaux de chair : elle s'en retourna, elle ne reviendrait pas. Saul était furieux. C'était une émotion confortable, comme des pantoufles faites à vos pieds. Il regagna le salon à grandes enjambées, la main gantée de métal ensanglanté, et cria sur le reste de la maisonnée.

« Quand cette enfant pleure, ne partez pas du principe que c'est normal. Compris ?! » L'Ada se pelotonna dans les bras de Saachi, tremblante.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait.

CHAPITRE II

Le python engloutira toute chose.

Nous

En fin de compte, tout cela n'est qu'une litanie de la folie – ses couleurs, le bruit qu'elle fait dans les nuits lourdes, ce gazouillis sur l'épaule du matin. Imaginez qu'il y a en vous de brèves aliénations, pas seulement celles qui ont fleuri à mesure que vous deveniez des versions plus grandes, plus corrompues de vous-même, mais celles avec lesquelles vous avez vu le jour, nichées derrière votre foie. Nous, par exemple.

Nous n'avons pas traversé sans rien. Avec la puissance qui est la nôtre, nous avons entraîné d'autres choses dans notre sillage : un pacte, des fragments d'os, un morceau de roche ignée, un bout de veloutine usée, une bande de peau humaine pour attacher le tout. Cet objet composite s'appelle l'iyi-ɥwa, le serment du monde. C'est une promesse faite quand nous étions libres et que nous flottions, avant de pénétrer dans l'Ada. Le serment affirme que nous

reviendrons, que nous ne resterons pas dans ce monde, que nous sommes fidèles à l'autre côté. Quand des esprits comme nous sont placés dans la chair, ce serment devient un véritable objet, un objet qui fonctionne comme une passerelle. Il est généralement enterré ou dissimulé, parce que c'est le chemin du retour, à condition de comprendre que le seuil à franchir, c'est la mort. Les humains dotés de bon sens cherchent toujours l'iyi-ɥwa, pour pouvoir le déterrer ou l'arracher à la chair, à l'endroit secret où il était caché, peu importe lequel, pour pouvoir le détruire, pour que le corps de leur enfant ne meure pas. Si Ala tient le monde souterrain au creux de ses entrailles, alors l'iyi-ɥwa est le raccourci pour y retourner. Si les parents humains de l'Ada le trouvaient et le détruiraient, nous ne pourrions plus jamais rentrer chez nous.

Nous n'étions pas comme les autres oḡbanje. Nous ne l'avons pas dissimulé sous un arbre, ou dans une rivière, ou dans les fondations enchevêtrées de la maison de Saul au village. Non, nous l'avons caché mieux que ça. Nous l'avons démantelé et l'avons disséminé. De toute façon, il y avait des os dans l'Ada : qui remarquerait les fragments orphelins entrelacés parmi eux ? Nous avons caché le morceau de roche ignée au creux de son estomac, entre la muqueuse et la couche de muscle. Nous savions que ça l'alourdirait, mais Ala porte un monde d'âmes mortes en elle : qu'est-ce qu'une simple pierre pour son enfant ? Nous avons placé la veloutine dans les parois de son vagin, et nous avons craché sur la peau humaine, un ruisseau pour l'humecter. Une onde a traversé la peau, elle a pris vie, puis nous l'avons étirée d'une omoplate à l'autre, l'avons drapée sur son dos et cousue à son autre peau. Nous avons fait de l'Ada le serment. Pour le détruire, ils devraient la

détruire, elle. Pour la garder en vie, ils devraient la renvoyer là-bas.

Nous l'avons faite nôtre de bien des manières, et pourtant nous submergions cette enfant. Même si nous restions immobiles, nous lovant en elle, elle ressentait déjà le trouble causé par notre seule présence. Nous dormions si mal, ces dix premières années. L'Ada ne cessait de faire des cauchemars, des rêves terrifiants qui la poussaient encore et encore dans le lit de ses parents. Venaient les heures d'encre du matin, et elle se réveillait ruisselante d'une terreur glacée, puis gagnait leur chambre sur la pointe des pieds, poussant doucement la porte qui grinçait. Saul dormait toujours du côté du lit le plus proche de la porte, Saachi auprès de lui, côté fenêtre. L'Ada restait à leur chevet, le visage dégoulinant de larmes, serrant son oreiller contre elle jusqu'à ce que l'un des deux perçoive sa présence et se réveille pour la découvrir en train de sangloter silencieusement dans le noir, vêtue de son pyjama rouge avec le haut à rayures blanches.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » Un millier de fois.

« J'ai fait un cauchemar. »

La pauvre. Ce n'était pas de sa faute – elle ne savait pas que nous vivions en elle, pas encore. Comme un enfant donne des coups de pied dans son sommeil, nous heurtions son esprit ignorant, la tournions et la retournions. Les portes étaient ouvertes, et elle était la passerelle. Nous ne contrôlions rien : notre monde nous attirait constamment, et quand elle était inconsciente, il y avait plus de jeu, plus de mou dans cette direction.

L'Ada nous surprit, pourtant, quand elle se mit à pénétrer dans notre royaume. Un cauchemar, un souffle entrecoupé de terreur tandis que nous nous démenions, et puis

voilà qu'une nuit, soudain elle était là à nos côtés, observant le rêve autour d'elle, s'efforçant d'en sortir. Elle avait sept ou huit ans, et son regard était jeune et réfléchi – elle était brillante, même avant que nous ne l'affûtions. C'était l'une des raisons pour lesquelles Saul avait épousé Saachi : il disait qu'il lui fallait une femme intelligente pour lui donner des enfants qui deviennent des génies.

Dans le rêve, l'Ada imagina une cuillère. C'était étrange, une simple cuillère à soupe, qui flottait à la verticale. Mais elle était en métal et elle était froide, et ces aspects la rendaient réelle. À côté, toute la bile que nous avons fabriquée était si manifestement fausse. Elle regarda la cuillère, identifia à quel royaume celle-ci appartenait (le sien, pas le nôtre), et se réveilla. Elle recommença encore et encore, émergeant brutalement de ses cauchemars. À la fin, elle n'avait plus besoin de la cuillère du tout. Le rêve se déformait, s'assombrissait, et l'Ada se rappelait l'endroit où elle se trouvait : un rêve empli d'horreur, certes, mais elle avait toujours le pouvoir de le quitter. Grâce à cela, elle se frayait un chemin à travers les couches de conscience gluantes jusqu'à être pleinement éveillée, les côtes douloureuses aux jointures. Elle, notre petit assemblage de chair, s'était construit une passerelle toute seule. Nous ressentions une telle fierté. Nous l'observions depuis notre royaume, en ce temps où il était encore trop tôt pour nous réveiller.

Et puis, un jour, vint le réveil.

C'était en décembre, pendant l'harmattan, alors que l'Ada était au village. Saul emmenait toujours la famille à Umuecheokụ pour Noël, et ensuite l'Ada allait à Umuawa passer le nouvel an avec sa meilleure amie, Lisa. La famille

AKWAEKE EMEZI

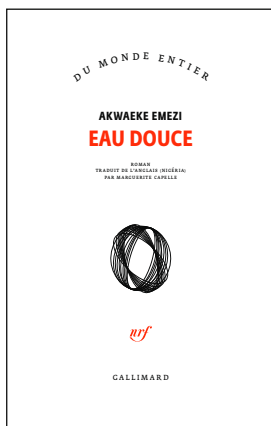
EAU DOUCE

Au Nigéria, dans la cosmologie igbo, lorsqu'un enfant est dans le ventre de sa mère, il est façonné par des esprits qui déterminent son destin. Mais à la naissance de la petite Ada, les portes entre le monde des humains et celui des esprits se sont temporairement ouvertes, le temps pour ces derniers de s'immiscer dans le corps de la fillette et de s'y trouver bloqués. Un pied dans le monde des vivants, un pied dans le monde des esprits, Ada va ainsi grandir envahie par un cortège de voix qui vont se disputer le contrôle de sa vie, fractionnant son être en d'innombrables personnalités.

Mais lorsque Ada quitte son berceau géographique pour faire ses études aux États-Unis, un événement traumatique d'une violence inouïe va donner naissance à un nouvel esprit, beaucoup plus puissant, beaucoup plus dangereux. Ce nouveau « moi » prend possession d'elle et se nourrit de ses désirs, de sa colère et de sa rancœur. La vie de la jeune fille prend alors une tournure de plus en plus inquiétante, où la mort semble devenir une séduisante échappatoire.

Ce premier roman à la force narrative envoiissante donne à voir une version profondément originale des troubles de la personnalité. Avec une assurance rare et une énergie dévorante, *Eau douce* explore les abysses de l'être, pose un regard incisif sur les questions d'identité, de sexualité, de folie et d'acceptation de soi, et sonne l'émergence d'une nouvelle voix littéraire, unique et audacieuse.

Akwaeke Emezi, d'origine igbo et tamoule, a grandi au Nigéria et évolue dans les espaces liminaux. Profondément autobiographique, Eau douce est finaliste de nombreux prix littéraires internationaux et a été désigné Meilleur Livre de l'année par le New Yorker. C'est le premier roman d'Akwaeke Emezi.



Eau douce
Akwaeke Emezi

Cette édition électronique du livre
Eau douce d'Akwaeke Emezi
a été réalisée le 18 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072836015 - Numéro d'édition : 345811).
Code Sodis : U22937 - ISBN : 9782072836022.
Numéro d'édition : 345812.